Kiswahili et langues locales : Premières observations de terrain sur les usages du plurilinguisme en Tanzanie

Nathaniel Gernez

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/estafrica/488>
DOI : 10.4000/estafrica.488
ISSN : 2790-1076

Éditeur

IFRA - Institut Français de Recherche en Afrique

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2012
Pagination : 29-37
ISSN : 2071-7245

Référence électronique

Nathaniel Gernez, « Kiswahili et langues locales : Premières observations de terrain sur les usages du plurilinguisme en Tanzanie », *Les Cahiers d'Afrique de l'Est / The East African Review* [En ligne], 45 | 2012, mis en ligne le 07 mai 2019, consulté le 09 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/estafrica/488> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estafrica.488>

Kiswahili et langues locales : Premières observations de terrain sur les usages du plurilinguisme en Tanzanie

Nathaniel Gernez

Introduction

La question du plurilinguisme est un sujet sensible et d'actualité en Afrique et ailleurs. Elle renvoie, tout d'abord, à une histoire nationale qui inclut le rapport à la colonisation et aux politiques initiées après les indépendances, plus particulièrement les politiques linguistiques. En 1986, le numéro 23 de la revue *Politique Africaine*, dont la thématique était « Des langues et des États », s'ouvrait sur cette double interrogation : « La multiplicité des langues n'est-elle pas un frein à l'affermissement de l'État ? Cette question en soulève une autre : Un État peut-il légitimement se construire sur le cadavre de ses minorités linguistiques ? ».

C'est bien entre ces deux écueils qu'ont navigué les politiques linguistiques en Afrique depuis les indépendances. Partout, les tensions se situent entre langue importée (souvent une langue européenne ou l'arabe), langues véhiculaires, au singulier ou au pluriel, et langues locales. Les politiques publiques qui font le choix d'une langue nationale, qu'elle soit une langue européenne comme le français ou l'anglais, ou une langue africaine véhiculaire, comme le kiswahili en Tanzanie, ou encore l'amharique en Éthiopie, comportent des clauses plus ou moins explicites concernant les autres langues du pays. En Tanzanie, l'indépendance fut l'occasion de proclamer le kiswahili langue nationale et de bâtir l'unité nationale sur le développement d'une seule langue commune. L'un des enjeux de cette politique linguistique radicale était d'enfermer les autres langues dans le local et le non politique alors que le kiswahili devait prendre une ampleur nationale et investir tout les champs du politique. Cette volonté de contenir les autres langues à l'échelle locale, dénote une hostilité non dissimulée à l'égard de ces langues.

Cinquante ans après ces prises de position, on ne peut nier le succès de cette politique visant à l'essor du kiswahili. Pourtant, la question du plurilinguisme, loin d'être réglée, fait de plus en plus débat. D'une part, le débat, alimenté par les réflexions pour la nouvelle Constitution de Tanzanie, porte sur l'usage de l'anglais ou du kiswahili comme langue d'enseignement dans l'éducation. S'il semble que la situation actuelle, dans laquelle l'éducation primaire se fait en kiswahili puis l'éducation secondaire et supérieure en anglais, ne soit plus satisfaisante, les Tanzaniens n'arrivent cependant pas à s'accorder sur une éducation qui serait dispensée, soit intégralement en kiswahili, soit intégralement en anglais. D'autre part, il s'avère que les langues locales, n'ont pas pour autant disparu et coexistent avec le kiswahili. Il nous paraît donc important de considérer la question du plurilinguisme dans la Tanzanie contemporaine, en envisageant non seulement les

orientations politiques mais aussi, et surtout (car les informations manquent) les pratiques langagières réelles.

En nous écartant des discours officiels et idéologiques, on peut se demander quelle est la vitalité réelle des langues locales aujourd'hui en Tanzanie. Ont-elles vraiment décliné ? Comment le kiswahili est-il perçu, utilisé, enseigné, appris ? La swahilisation s'est-elle accompagnée de la diffusion de représentations et de valeurs issues de la côte et des centres urbains ? Le kiswahili a-t-il été cet outil permettant de « gommer les différences » (Crozon 1996 : 20) ? Ou est-ce que le kiswahili, en raison de sa proximité avec les langues locales de Tanzanie en tant que langue bantoue, et d'une histoire au contact de langues et de cultures étrangères, a la capacité de s'adapter pour pouvoir dire les différences culturelles ? Dans quelle mesure le kiswahili s'est-il imposé et est-il parlé loin de la côte ? La connaissance du kiswahili a-t-elle nécessairement pour conséquence le déclin des langues locales ? Comment les locuteurs font-ils usage du plurilinguisme ? Quelles représentations ont-ils de ces langues ?

Notre projet de thèse consiste à interroger le rapport entre langue locale et kiswahili dans la Tanzanie actuelle par l'étude des pratiques des locuteurs, de leurs usages du plurilinguisme et de l'apprentissage du kiswahili à l'école élémentaire. Pour tenter de répondre à cette interrogation qui recouvre des aspects tant politiques que socioculturels et cognitifs, nous nous focalisons sur la région d'Iringa, située dans les hautes terres au sud du pays, et ses habitants, les Hehe. Ce choix nous paraît opportun pour plusieurs raisons. Située à l'intérieur des terres de la Tanzanie, la ville d'Iringa se trouve sur un axe routier majeur qui relie Dar es Salaam à Mbeya et se prolonge vers la Zambie ou le Malawi. Bien qu'excentrée par rapport aux grands centres urbains, cette région n'est donc pas pour autant isolée. Sa position stratégique sur cette route de transit en fait un centre de commerce très actif qui anime la campagne environnante. Le kihehe, la langue des Hehe, est une langue bien distincte du kiswahili. Comptant environ 750 000 locuteurs, elle fait partie des quinze langues locales les plus importantes en termes de locuteurs (Rugemalira, 2011). La ville d'Iringa, et ses alentours, est donc un excellent centre d'observation pour tester différentes hypothèses sur les usages différentiels du plurilinguisme : l'opposition entre ville et campagne, l'analyse en termes d'âge et de genre des interlocuteurs, ainsi que leurs activités professionnelles, leur biographie linguistique, et les usages de l'écriture ou de la lecture en liaison avec telle ou telle langue. Issu d'observations de terrain mené pour une première année de thèse, cet article est l'occasion de présenter nos premiers questionnements.

Essor du kiswahili, déclin des langues locales ?

Une des préoccupations de J.K. Nyerere en tant que premier président de la République Unie de Tanzanie fut de créer une unité nationale fondée sur la valorisation d'une nouvelle culture africaine. Le kiswahili, en tant que langue africaine par opposition à l'anglais, et au titre de langue non ethnique, devint à la fois une expression de cette culture et un médium pour sa diffusion (Harries, 1969). L'éducation et la swahilisation du pays furent promues au rang des priorités du nouvel État. Pour conduire cette politique, le gouvernement tanzanien s'appuie sur un certain nombre d'institutions, dont l'*Institute of Kiswahili Research* (TUKI) héritier de l'Inter-Territorial Language Committee

fondé en 1930, et le *National Kiswahili Council* (BAKITA) fondé en 1967 (Mulokozi, *s.d.*: 2). Ce dernier a pour mission d'approuver et de produire de nouveaux termes, dans l'optique d'aménager la langue afin de lui permettre d'exprimer plus de concepts et de termes techniques (Ricard, 2009 : 41- 43).

W.H. Whiteley (1956, 1969) rapporte que c'est en constatant qu'il peut être compris dans différentes régions du pays en utilisant le kiswahili dans ses discours que J.K. Nyerere envisage d'en faire la langue nationale. Pourtant Whiteley (*op. cit.*) explique également que, au même moment, des nationalismes régionaux se faisaient entendre, notamment par la valorisation de leurs langues vernaculaires, que ce soit chez les Haya, les Nyamwezi, les Sukuma ou encore les Chagga. Le travail de Kelly Askew (2002) montre comment la conception de la Tanzanie en tant que nation s'est réalisée, s'est incarnée, a pris forme par le biais de performances artistiques. Assistant à une compétition « nationale » de danse en 1992, elle remarque une certaine dissonance entre la volonté de promouvoir des danses « authentiques » représentatives de la culture « originelle » des ethnies composant la Tanzanie, et l'usage du kiswahili dans les chansons (*op.cit.* : 201). Cette ambivalence traduit bien la difficulté d'une construction nationale qui doit s'appuyer sur les entités constitutives de la population tout en recherchant une unité par le biais d'une langue commune. Cette situation est d'autant plus paradoxale que, toujours selon Askew, une des conséquences de cette politique linguistique serait le déclin des langues locales, dont certaines jusqu'à un état proche de l'extinction (*op.cit.*: 184).

L'analyse d'Ariel Crozon (1996) sur le vocabulaire politique et l'usage politique qui est fait du kiswahili en Tanzanie depuis l'indépendance démonte les ressorts de la fabrication idéologique du kiswahili en tant que symbole de l'unité des peuples du Tanganyika et base d'une identité collective tanzanienne. Le kiswahili est présenté par le pouvoir politique comme une langue africaine, ce qui minimise l'apport arabe, comme une langue d'opposition aux colonisateurs, comme une langue de contestation puis comme la langue de l'unité, enfin comme un patrimoine commun aux Tanzaniens (*op.cit.* : 20). Sur ce dernier point, on peut penser que le choix du dialecte d'Unguja (Zanzibar), en 1930, comme forme standard, a facilité la réception affective du kiswahili au titre de langue d'origine tanzanienne. Pourtant, rappelle Ariel Crozon, cette langue « n'est en rien un marqueur d'une identité traditionnelle des peuples de ce territoire [la Tanzanie] », le kiswahili est « lié à l'essor de la société swahilie, il véhicule des valeurs de l'organisation sociale de celle-ci (valeurs urbaines, islamiques par exemple) » (*op.cit.* : 21). La diffusion du kiswahili, en tant que langue nationale, s'accompagnerait donc d'une diffusion de la culture swahilie par le biais des proverbes, de la musique, de la sagesse populaire (Askew, *Ibid.* : 65). Pourtant Askew conclut qu'un des traits majeurs de la culture swahilie est « la continuelle adaptation d'éléments étrangers » (*op.cit.* : 66).

Alternant de la même façon entre deux conceptions opposées du kiswahili (langue intégratrice contre langue destructrice), les études conduites sur la question du plurilinguisme en Tanzanie, et plus particulièrement sur le rapport entre les langues locales et la langue nationale, ont souvent abordé cette question selon deux axes de recherche.

Un premier axe de recherche, principalement centré sur le kiswahili, essaie de déterminer les facteurs qui ont permis l'essor de cette langue. Sont évoquées les qualités intégratives du kiswahili et sa structure bantoue qui faciliteraient son apprentissage par des populations dont la langue maternelle appartient également à la famille des langues bantoues (Abdulaziz, 1971), ou encore son prestige en tant que langue de la modernité et de la promotion sociale (Batibo, 2000). Face à cet essor du kiswahili, les langues locales auraient été cantonnées à des fonctions strictement culturelles et familiales (Batibo, *op.cit.*).

Un deuxième axe de recherche considère plus particulièrement les langues locales en tant que langues fatalement appelées à disparaître (Brenzinger, 1992). Ce déclin des langues locales est perçu comme résultant directement de l'essor du kiswahili, mais aussi des mesures d'interdiction des langues locales dans l'éducation, dans les campagnes d'aide au développement, la presse, etc. Cet axe de recherche débouche sur la volonté de créer des dictionnaires pour sauvegarder la connaissance de ces langues.

Ces deux axes de recherche ne sont pas contradictoires, ils questionnent une même idée : celle que le kiswahili et sa large diffusion entraîneraient le déclin des langues locales et leur fatale disparition. Or, on remarque ici une conception du déclin des langues qui ne prend pas en considération les stratégies des locuteurs et confond le fait de connaître une langue et de pratiquer cette même langue. En 1986, dans *Politique Africaine*, Jean et Marie-José Derive rappelaient que « la vitalité opératoire d'une langue, en situation de polyglossie, ne se mesure pas seulement au fait qu'elle est connue par un certain nombre de personnes, mais aussi à sa fréquence d'emploi ». Il importe donc de s'interroger sur la fréquence d'emploi du kiswahili en milieu rural dans la Tanzanie contemporaine.

Premières observations de terrain dans un village de la région d'Iringa

De nombreuses informations issues d'un premier terrain ethnographique de 8 mois, mené de janvier à septembre 2012 permettent de suggérer une première série de questionnement en lien à la problématique du plurilinguisme.

Nous nous sommes focalisés sur un village, Lulanzi, situé à 40 km au sud-est d'Iringa, sur un axe secondaire reliant Iringa à Kidabaga et aux villages alentour. Ces territoires de montagne, désignés par le terme Dabaga, du kihehe *udabagafu* qui signifie « humidité en toute saison », bénéficient de précipitations importantes de janvier à avril. Grâce à ce climat frais et pluvieux, il est possible de planter des arbres et de faire commerce du bois, ce qui constitue un des atouts majeurs de la région. Lulanzi est distant d'environ cinq kilomètres de Kilolo, le centre administratif du *District*. Ces cinq kilomètres de côte pentue qui les séparent sont franchis chaque jour à pied, à vélo ou à moto par un grand nombre d'habitants de Lulanzi. Beaucoup de jeunes du village possèdent d'ailleurs une moto qui leur permet de vivoter en faisant le taxi entre Kilolo et Lulanzi pour 3000 shillings. Depuis la création du *District* (équivalent du département français) de Kilolo en 1998, le village de Kilolo s'est peu à peu développé. Il est aujourd'hui relié à Iringa par une route en terre régulièrement entretenue, sur laquelle une vingtaine de minibus font la navette du matin au soir. Le prix du transport pour aller

à Iringa est de 2 500 shillings tanzaniens soit environ 1,25 euros. C'est un trajet qui reste donc abordable pour les habitants des environs de Kilolo.

La relation existant entre les routes de commerce et la diffusion du kiswahili n'est plus à démontrer (Illife, 1979 ; Massamba, 2002 ; Ricard, 2009). Ce détour par la géographie montre que si Lulanzi n'est pas situé sur un axe routier majeur, il n'est tout de même pas un village isolé. Sa proximité avec Kilolo facilite l'approvisionnement des magasins, le transport de marchandises et les communications avec la ville. La création du *District* de Kilolo a accéléré l'arrivée de l'électricité jusqu'au centre de Lulanzi. Bien que peu de maisons aient été reliées, celle-ci permet à certains commerces ou débits de boisson de proposer à leurs clients de la musique, la télévision, ou même des films.

Sur le plan linguistique, la langue que l'on entend parler à Lulanzi est principalement le kihehe. Loin d'être restreinte à la sphère familiale ou à un usage culturel, cette langue est utilisée dans toutes les situations du quotidien par les locuteurs de ce village. Pourtant cette prédominance du kihehe n'est pas due à une ignorance du kiswahili. À l'exception de quelques anciens qui peuvent avoir des difficultés à s'exprimer en kiswahili, les habitants de Lulanzi connaissent et maîtrisent bien la langue nationale. Or ils l'utilisent assez peu, préférant l'usage du kihehe qu'ils considèrent évidemment comme leur langue. À Lulanzi les occasions de parler kiswahili se présentent principalement quand on rencontre un étranger, lorsqu'on se trouve à l'école, à l'église, ou en rapport avec un professeur.

Le kiswahili est également utilisé dans des situations de *code-switching*. Le *code-switching* consiste à mélanger des mots ou des phrases issues de deux codes linguistiques différents au cours d'une même situation d'énonciation (Woolard, 2004). À Lulanzi, On m'explique que les jeunes ont tendance à mélanger le kiswahili et le kihehe. Chesco, l'homme qui m'héberge à Lulanzi, considère cette façon de faire comme une manière d'être, un comportement (*tabia*). Il m'explique que parfois, lorsqu'il parle kihehe, il bute sur un mot ou une expression difficile ; il passe à ce moment au kiswahili jusqu'à ce qu'un mot en kiswahili lui manque ou lui échappe ; il poursuit alors en kihehe. À l'appui de son explication, il prend l'exemple de l'expression « tu m'as manqué » que beaucoup de Tanzaniens expriment par un mélange de kiswahili et d'anglais : *nimekumiss*. Dans ce verbe, le préfixe *ni-* indique le pronom personnel je, l'infixe *-me-* marque le temps, ici un passé qui vient d'être révolu et dont on constate encore les effets dans le présent, l'infixe *-ku-* indique le complément d'objet tu et la racine verbale anglaise *miss* est utilisée pour signifier manquer. Pour lui, ce recours à l'anglais est dû à l'ambivalence du verbe kiswahili *kukumbuka* qui s'utilise pour exprimer « se souvenir » mais aussi « manquer ». Or, si l'on se souvient de quelqu'un, cela laisse entendre qu'on l'avait oublié, donc qu'il ne nous a pas manqué. Il m'explique alors que dans les langues locales (qu'il désigne comme « langues naturelles », *lugha za asili*) un verbe signifiant spécifiquement « manquer » existe. Il lui paraît donc plus simple et plus clair d'utiliser le kihehe *ngususihe* plutôt que le kiswahili *nimekukumbuka*. Cette explication donne un éclairage sur un des usages possibles du *code-switching*, à savoir le recours à l'une ou l'autre langue en fonction de celle qui exprimera le plus clairement le message que le locuteur veut faire passer.

Nous avons également pu observer que l'enseignement du kiswahili à l'école primaire ne se fait pas sans difficultés. Nos observations dans les premières classes de la

scolarisation (équivalentes du CP et CE1 français) nous ont permis de remarquer des difficultés pour les élèves à comprendre la conjugaison en kiswahili, principalement la marque des temps et la forme négative. Les instituteurs se plaignent souvent du fait que les enfants ne parlent pas kiswahili à la maison. Pour eux, cela explique ces difficultés, car une fois sortis de l'école, les enfants n'utiliseraient plus le kiswahili. Pourtant, de leur côté, les parents affirment qu'ils s'efforcent de s'adresser à leurs enfants en kiswahili pour les familiariser avec cette langue. L'enseignement du kiswahili rencontre également des difficultés parce qu'il n'est pas spécifiquement pensé pour s'adapter à la situation linguistique de la région où une première langue, fortement utilisée, préexiste à l'apprentissage du kiswahili. Les difficultés d'apprentissage deviennent d'autant plus fortes lorsque, à l'école secondaire, une troisième langue est à maîtriser puisque l'anglais devient la langue d'instruction.

S'agissant des représentations des langues et des jugements de valeurs, nous avons observé que le kihehe est perçu comme une langue plus respectueuse que le kiswahili, plus correcte pour s'adresser à un aîné. Cette considération trouve son origine dans les différences qui existent entre le kihehe et le kiswahili pour formuler la politesse dans les salutations. En kiswahili, la formule de respect et de soumission *shikamoo*, littéralement *nashika miguu* (je saisis tes pieds) suffit à montrer son respect envers quelqu'un de plus âgé. En kihehe, la salutation introductive *kammene* s'adresse à tous. On ne témoigne donc pas le respect par l'usage de ce terme-là, mais par l'usage du vouvoiement dans la question qui suit : *mnogage ?* et sa réponse *tuwanof*. L'impossibilité de vouvoyer en kiswahili en ferait, pour les Hehe, une langue impropre à exprimer le respect.

Chesco me raconte qu'un jour, étant enfant, il a salué les frères de son père en kiswahili et a dû faire face au silence dédaigneux de ses aînés. Finalement, l'un d'entre eux lui a reproché de manquer de respect et lui a expliqué comment saluer correctement. Depuis, il ne s'aventure plus à saluer un aîné en kiswahili, de peur de manquer de respect. Cet exemple sur la question du respect et la représentation du kihehe comme une langue jugée plus respectueuse, plus correcte pour la communication avec les anciens, révèle un questionnement possible quant au rôle de cette représentation dans l'usage toujours prédominant du kihehe à Lulanzi. De même, les salutations et la politesse étant d'une importance primordiale dans la vie de tous les jours, le fait qu'il y ait une différence aussi nette entre les deux langues sur la marque du respect dans les salutations peut être un frein à l'usage quotidien du kiswahili. Les salutations étant le prélude à la conversation et celles-ci se faisant en kihehe, elles amorcent donc tout naturellement la poursuite de l'échange dans cette même langue.

En parallèle à cette représentation du kihehe, nous avons relevé une expression utilisant le terme « kiswahili » qui peut être indicative d'une autre représentation de cette langue. Cette expression est employée par les habitants du village pour marquer leur surprise et leur désaccord à propos d'une réponse qui leur aura été faite, le plus souvent concernant un prix ou une négociation commerciale : « *Le kiswahili sur lequel je suis tombé, je n'y ai rien compris!* » ou encore « *Qu'est-ce que c'est que ce kiswahili ?!* »¹ Ici, le terme «

¹ *Kiswahili nilichokikuta bata sijakielewa ! ; Kiswahili gani hicho ?!*

kiswahili », à comprendre de façon métonymique, désigne la langue utilisée pour évoquer ce qui aura été dit, c'est-à-dire la négociation commerciale. Cette expression n'ayant pas d'équivalent avec le terme « kihehe » utilisé à la place de « kiswahili », on peut en conclure qu'elle indique une piste à explorer sur une représentation possible du kiswahili en tant que langue toujours associée étroitement à la seule négociation commerciale.

Il nous semble enfin important de nous intéresser à la dénomination des langues et à leur catégorisation en Tanzanie. En ville, à Dar es Salaam, on peut entendre l'expression *traditional languages* ou encore *lugha ya nyumbani* (litt. « langue de la maison ») qui relèguent ces langues soit à un héritage traditionnel, soit à un lieu d'origine avec lequel les locuteurs ont pris de la distance, tandis que le kiswahili serait la langue de la modernité. Les langues locales peuvent aussi être désignées par le terme *kilugha* (pl. *vilugha* ; litt. « petites langues »), s'opposant ainsi au kiswahili, langue nationale et internationale. Au village, nous avons entendu Chesco utiliser l'expression *lugha ya asili* qui signifie « langue naturelle » ou encore « langue originelle » pour désigner le kihehe. Le terme *asili* est aussi fréquemment employé dans le sens de « traditionnel », comme par exemple pour désigner la musique traditionnelle : *muziki ya asili* ou *ngoma ya asili*. Pourtant il nous semble intéressant de contextualiser l'usage de l'expression *lugha za asili* avec l'activité principale de Chesco qui consiste à faire des greffes d'arbres fruitiers, et l'usage quotidien qu'il a du terme *asili*. Cette activité repose sur la connaissance des variétés d'arbres et de fruits, dont certaines peuvent être dites « naturelles » (*ya asili*), c'est-à-dire qu'on les trouve naturellement dans cette région, comme les forêts naturelles (*misitu ya asili*), alors que d'autres sont importées (*ya kigeni*). À partir de cette observation, on peut se demander si le kihehe peut être pensé comme une langue « naturelle » parce qu'il est déjà présent à la naissance et qu'on en fait l'acquisition en grandissant, alors que le kiswahili est une langue enseignée, qu'on apprend à l'école, artificielle peut-être. Il faudrait donc comprendre, de ce point de vue, une opposition entre langue locale et langue nationale qui ne serait pas une opposition entre tradition et modernité, mais entre langue « naturelle » et langue importée. Ces représentations qui distinguent ou opposent langue du respect (ou de la bienséance) et langue du commerce, ou encore langue « naturelle » et langue importée, indiquent des pistes prometteuses qui sont autant de pistes de recherche pour la suite de nos enquêtes ethnographiques.

Conclusion

Les premiers mois d'ethnographie nous ont permis de recueillir un certain nombre d'informations sur la situation géographique et linguistique du village où nous avons choisi de réaliser nos observations, et de confirmer l'intérêt de ce site. On retiendra l'importance de l'usage du kihehe au quotidien, le fait que l'usage prédominant du kihehe n'exclut pas une bonne connaissance du kiswahili et que, à l'inverse, une bonne connaissance du kiswahili n'entraîne pas *de facto* une prédominance de son usage. Nous avons noté que l'enseignement du kiswahili rencontre un certain nombre de difficultés, liées notamment à l'usage restreint du kiswahili au quotidien et aux méthodes d'enseignement qui ne prennent pas en compte le fait que le kiswahili n'est pas la première langue des élèves.

De nouvelles pistes se dégagent pour la suite de nos enquêtes. Nous avons relevé des pratiques de *code-switching* qui interrogent concrètement la question du déclin des langues locales. Sur ce point, une meilleure connaissance du kihehe, en cours d'apprentissage, nous permettra de rentrer pleinement dans la matière des pratiques et l'analyse du *code-switching*. Nous pourrions alors nous demander qui utilise le *code-switching*, selon les critères de genre, d'âge, de profession/catégorie socioprofessionnelle et de biographie linguistique. Quels usages du *code-switching* sont-ils faits? Quelles significations recouvre le passage d'une langue à une autre? Le *code-switching* est-il la marque et l'outil du déclin des langues? Peut-on parler de déclin lorsqu'une langue est utilisée dans toutes les situations du quotidien et est pratiquée par les enfants entre eux, avec leurs parents, à la maison où à l'extérieur? Le rapport entre essor du kiswahili et déclin des langues locales est-il inéluctable? Nous avons enfin considéré les représentations des langues et nous avons mis au jour quelques pistes pour la compréhension de ces représentations : dans quelle mesure le kihehe est-il considéré comme une langue du respect? Qu'est-ce que cela nous apprend sur la conception du kiswahili? Le kiswahili est-il uniquement perçu comme une langue fonctionnelle? Est-il toujours lié au seul commerce et à la négociation commerciale? La conception du kihehe comme une langue naturelle par opposition à une langue importée, est-elle propre à Chesco ou plus répandue dans le village? Comment les habitants du village perçoivent-ils leur langue par rapport au kiswahili? Quel statut à l'anglais? Comment le sentiment d'une éventuelle exception culturelle ou la mémoire de la résistance historique des Wahehe à la conquête coloniale influent-ils sur les pratiques langagières et le rapport affectif au langage? La connaissance concrète des situations d'interlocution et des affects qui mobilisent les acteurs fait bien souvent défaut, les résultats de cette recherche outre le fait qu'ils pourraient combler ces lacunes, devraient aussi contribuer à renouveler les outils et des concepts mobilisés dans l'analyse de ces thématiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Abdulaziz M.H., 1971, « Tanzania's National Language Policy and the Rise of Swahili Political Culture », in Whiteley W. & Forder D. (ed.), *Language Use and Social Change: Problems of Multilingualism with Special Reference to Eastern Africa*, London : Oxford University Press/ International African Institute, pp. 160-179.
- Askew K., 2002, *Performing the Nation: Swahili Music and Cultural Politics in Tanzania*, Chicago : The University of Chicago Press.
- Batibo H., 2000, *Lugha za Tanzania/Languages of Tanzania: studies dedicated to the memory of prof. Clement Maganga*, Leiden : CNWS University of Leiden.
- Brenzinger M., (ed.), 1992, *Language Death: Factual and Theoretical Explorations with Special Reference to East Africa*, Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- Crozon A., 1996, « *Maneno wa siasa*, les mots du politique en Tanzanie », *Politique Africaine*, 64, pp. 18-30.

- Derive J. & Derive M. J., 1986, « Francophonie et pratique linguistique en Côte d'Ivoire », *Politique Africaine*, 23, pp. 42-56.
- Harries L., 1969, « Language Policy in Tanzania », *Africa*, 39(3), pp. 275-280.
- Iliffe J., 1979, *A Modern History of Tanganyika*, New York : Cambridge University Press.
- Massamba D., 2002, *Historia ya kiswahili*, Nairobi : Jomo Kenyatta Foundation.
- Mulokozi M., *Kiswahili as a National and International Language*, <http://www.abibitumikasa.com/yabb/Attachments/kiswahili.pdf>
- Ngalasso M.M. & Ricard A., 1986 « Avant-propos : des langues et des Etats », *Politique Africaine*, 23, pp. 3-6.
- Ricard A., 2009, *Le Kiswahili, une langue moderne*, Paris : Karthala.
- Rugemalira J., 13 décembre 2011, « Degrees of Languages Endangerment : Tanzania's 150 Languages », Paris, Inalco, séminaire de Gérard Philippon.
- Whiteley W. H., 1956, « The Changing Position of Swahili in East Africa », *Africa*, 26(4), pp. 343-353.
- 1969, « Language Choice and Language Planning in East Africa », in Gulliver P.H. (ed.), *Traditions & Transition in East Africa. Studies of the Tribal Element in the Modern Era*, Londres : Routledge & Kegan, pp. 105-126.